

A qui de droit

Cette bienséance, cette bienveillance, cette bienpensante empathie dans une boîte parfaite à la James Turrell, voilà donc ce qui me revient d'emblée au souvenir déjà un peu lointain du spectacle Abri.

Une douceur terroriste , une amabilité aussi lisse que suspecte inonde les relations des six personnages extraits de la minuscule et, elle aussi, parfaite maisonnette dressée dans un angle de la boîte. Ici, les mots ronronnent tel un chat sur l'appui de la fenêtre et les actes dérisoires des uns sont contemplés avec béate admiration par les autres et inversement. Et on ergote en faisant de l'écoute une vertu qui s'exhibe avec délice entendu. On fait de l'échange et du palabre un monument qui, se suffisant à lui-même, est objet célibataire drapé de vide et d'inanité.

Mais il y a aussi une pureté inattaquable, un miracle surgi du néant dans la construction épurée, minimaliste de la chose qui « abrite » nos doucereux négociateurs de la bonté quoi qu'il en coûte ; leur ABRI est un chef d'œuvre absolu, qui préexiste à eux, puis s'autocomplete avec pièces et mode d'emploi fourni sur fond de mélancolie pianistique. Un paysage qui rappelle David Hockney se construit alors sous nos yeux, d'une beauté quiète, trop quiète, représentation qui se retourne contre les négociateurs, les engloutit en leur révélant ce que les accessoires de son appareil mis à disposition des utilisateurs béats racontent en définitive d'un monde en ébullition et qui s'écroule...

Il y a une liberté mélancolique qui émane des spectacles de Silvio Palomo, une sorte d'ultime et impuissante contemplation de quelque chose qui n'existe déjà plus à notre insu, une douceur qui ravage, un artisanat des vanités, ultime refuge, celui de la poésie.

balsa|

Martine Wijckaert,

Artiste associée